

Georges Perec (1936-1982)

Ecrivain français, mort d'un cancer.

Fils de parents juifs polonais, qui disparaîtront dans la deuxième guerre mondiale, lui au combat en 1940, elle à Auschwitz, Georges Perec devient documentaliste au CNRS en 1961, puis en démissionne en 1978 pour se consacrer à la littérature (il écrivait depuis 1965).

Pour son service militaire en 1957, il s'engage dans les parachutistes, ce qui suppose un certain esprit. A cette époque, la suite normale était l'engagement dans ce qu'on n'appelait pas encore, au moins officiellement, guerre d'Algérie. Fils d'un père mort pour la France, il avait le droit de s'en faire dispenser. Droit et non devoir, un certain Jean-Marie Le Pen, dans le même cas exactement, le dédaigna. Perec le fit jouer, toute honte bue... littéralement, puisque, après que son officier eût notifié cette dispense devant toute la compagnie, Perec alla s'offrir une des plus solides cuites de sa vie. Il s'exerça tout de même au saut en parachute, avec ses risques. Racontant dans une lettre à ses proches l'accident mortel d'un camarade, il le résuma par cette contrepèterie discutable mais néanmoins pathétique : « Un char à putes s'est mis en short. »

Même sens du jeu de mot macabre bien des années après : le philosophe Louis Althusser, pris de démence, venait de tuer son épouse. Perec, qui le connaissait bien et en était très affecté, appela une amie dans la nuit, en pleine dépression, sortit avec elle, finit par éclater d'un rire nerveux en répétant : « Althusser trop fort ! »

La mort personnifiée

Dans la très curieuse *Disparition*, roman écrit sans jamais utiliser la lettre E (la plus grande fierté de Perec était qu'un critique connu ne s'en était pas rendu compte, et n'avait pas éreinté l'œuvre pour autant) :

Fin du roman :

la mort,
la mort aux doigt d'airain,
la mort aux doigts gourds,
la mort où va s'abîmant l'inscription,
la mort qui, à jamais, garantit l'immaculation d'un Album qu'un histrion un jour a cru pouvoir
noircir,
la mort nous dit la fin du roman.

Mort amusante

Extrait de *La disparition* de **Georges Perec** :

Pour aboutir à un but si lointain, il y avait, grosso modo, trois façons, dont on laissa à chacun la disposition ad libitum :

Soit l'on abattait la Maman dans l'instant qui suivait la parturition ;

Soit l'on stoppait, pourvu qu'il y ait auparavant un fils, la continuation du sang par la castration du Papa ;

Soit (façon dont la plupart s'accommodait) l'on gardait vivant l'initial fils, puis l'on laissait ou faisait mourir tout suivant, qu'on abandonnait sur du purin, qu'on vidait dans son bain, ou qu'on offrait, suivant la Proposition d'un Swift, pour du marcassin ou du babiroussa rôti au lunch d'un Lord anglais.

Supplice

De *La disparition* :

Quant à Augustin, ça finit mal pour lui : d'abord on lui donna du knout ; puis on l'attacha au pilori ; la population y accourut, lui lançant lazzis narquois, trognons ou fruits pourris. On lui appliqua un carcan autour du cou ; on lui rompit pas mal d'os ; on lui fourra un bâillon jusqu'au fond du larynx ; on l'asphyxia, on l'immola, on l'arrosa d'alcool, puis on l'alluma.

Sa constitution hors du commun fit qu'il mit plus d'un mois à mourir. Alors on lança son corps à un carlin qui n'y toucha pas, tant il puait.

La fin de *La vie mode d'emploi* (titre par lui-même un rien irrévérencieux) :

Il reposait sur son lit, tout habillé, placide et boursoufflé, les mains croisées sur la poitrine. Une grande toile carrée de plus de deux mètres était posée à côté de la fenêtre, réduisant de moitié l'espace étroit de la chambre de bonne où il avait passé la plus grande partie de sa vie. La toile était pratiquement vierge : quelques traits au fusain, soigneusement tracés, la divisaient en carrés réguliers, esquisse d'un plan en coupe d'un immeuble qu'aucune figure, désormais, ne viendrait habiter.

Même dérision sur fond de temps perdu à la fin de *Le voyage d'hiver*, très courte nouvelle et dernière œuvre de Perec. Un homme découvre un très étrange ouvrage, qui semble compiler les meilleurs vers de Verlaine, Mallarmé et bien d'autres... sauf qu'il a été apparemment écrit avant ses « modèles ». Pour le coup, pendant tout le reste de sa vie :

Pendant près de trente ans, Vincent Degraël s'efforça vainement de rassembler des preuves de l'existence de ce poète et de son œuvre. Lorsqu'il mourut, à l'hôpital psychiatrique de Verrières, quelques uns de ses anciens élèves entreprirent de classer l'immense tas de documents et de manuscrits qu'il laissait : parmi eux figurait un épais registre relié de toile noire et dont l'étiquette portait, soigneusement calligraphié, *Le Voyage d'hiver* : les huit premières pages retraçaient l'histoire de ces vaines recherches ; les trois cent quatre-vingt-douze autres étaient blanches.

Dans *La vie mode d'emploi*, on trouve l'histoire d'un couple qui propose aux gens, moyennant finances, de leur faire signer un pacte avec le Diable, apparition à l'appui.

Personne n'émit jamais de doute sur la « réalité » de l'apparition et l'authenticité du pacte. Une seule fois, un de leurs clients s'étonna de continuer à avoir une ombre et de se voir dans les glaces, et Ingeborg dut lui faire comprendre que c'était un privilège que Méphistophélès lui accordait pour lui éviter d'être « reconnu et brûlé en place publique ». (...) Trois mois à peine après leur arrivée à Paris, Ingeborg dut commencer à refuser les offres qui affluaient et à imposer aux candidats des tarifs de plus en plus élevés, des délais d'attente de plus en plus longs et des épreuves préparatoires de plus en plus rigoureuses. Quand elle mourut, son « carnet de commandes » était rempli pour plus d'un an, plus de trente candidats attendaient leur tour, et quatre d'entre eux se suicidèrent en apprenant sa mort.